

Séminaire de Géographie des émotions - Compte rendu de la séance du 17 mai 2018

Intervention de Fanny Benitez, doctorante en 3ème année à l'UMR GRED Université de Montpellier 3

Quelle place donner à l'émotion dans la recherche en géographie ? Réflexions à partir de la gestion des catastrophes dans les Caraïbes.

Son doctorat porte sur le sujet suivant : « Faire face ou vivre avec les catastrophes ? Capacités d'adaptation et capacités dans les trajectoires de résilience individuelles et territoriales au sein de l'espace Caraïbes ».

Elle a observé la place des émotions dans la géographie des risques lors d'un terrain dans les Caraïbes et plus spécifiquement en Guadeloupe, en Martinique et en Haïti. La méthode employée partait des événements concrets, les catastrophes, et elle interrogeait les réponses. Comment les individus réussissent ou pas à faire face à des catastrophes ?

Elle a appréhendé cette recherche avec une double casquette car elle a été infirmière pendant quinze ans avant dans différents services, notamment de psychiatrie. Elle a repris ces études il y a cinq ans, ce qui l'a amené au doctorat en géographie. Elle a donc appréhendé cette recherche avec cette double casquette : d'infirmière et de chercheuse en géographie des catastrophes naturelles.

Qu'est ce que sont les catastrophes ?

Dans le champ de la géographie, il s'agit d'un événement brutal qui bouleverse le cours des choses en provoquant souvent la mort et / ou la destruction. C'est une rupture dans l'ordre quotidien par la survenance d'un événement exceptionnel dont les conséquences sont souvent néfastes.

Pour Fanny Benitez, avec une telle définition, les émotions des individus ne sont absolument pas prises en compte. Elle questionne : concrètement c'est quoi une catastrophe pour des individus ?

« Concrètement c'est ça » : elle montre des photographies prises le 12 janvier 2010 à Haïti, jour d'un séisme ayant entraîné la mort de 220 000 personnes soit 10% population de la Port-au-Prince, 300 000 blessés, ayant détruit le palais présidentiel et 3 universités sur 4 ainsi que 80% des bâtiments. Elle poursuit en continuant de rappeler des chiffres. Ce séisme, c'est 1,5 million de personnes sans-abris et 47 camps de réfugiés.

Elle poursuit sur la réception de cette catastrophe par la presse, en citant le *Nouvelliste*, journal le plus connu d'Haïti, qui disait de cet événement le lendemain du séisme :

« dans notre histoire de peuple il n'y a pas eu plus grande catastrophe que le tremblement de terre qui a dévasté Haïti le 12 janvier 2010 les morts et les blessés se comptent par centaine de millier, les estropiés et les orphelins par dizaine de millier, le tissu économique du haut du bas de l'échelle sociale est en lambeau, toutes les couches de la société sont touchées ».

« Mais concrètement qu'est ce qui s'est passé au moment du séisme ? ». Après cette question, elle propose de montrer une vidéo amateur tournée quelques minutes après le séisme et que l'on note les émotions que l'on voit à travers ces images pour en discuter après.

Lors des interventions, se sont diverses émotions qui sont constatées : au début c'est le « chaos », « les gens sont perdus », dans « l'incompréhension », « choqués », « ne comprennent pas ce qui se passe », on ne voit « pas de tristesse : on voit que les gens sont choqués », « vers la fin, les gens cherchent un peu des explications, comment s'organiser ».

On peut voir le « désespoir chez certaines personnes, consternées, ne sachant pas quoi faire ». A la toute fin de la vidéo, « on voit deux journalistes qui sont heureux de se retrouver », on voit donc de la « joie », de l'« apaisement du fait de retrouver quelqu'un de proche ».

Fanny Benitez ajoute quelques éléments de contexte pour mieux comprendre la vidéo. Le responsable du ministère de l'intérieur est interpellé, car le président de l'époque a mis plusieurs jours à donner signe de vie. Pour elle, on commence dans cette vidéo à ressentir de la colère, les deux journalistes qui se tombent dans les bras sont heureux de se retrouver.

Quand les participants du séminaire évoquaient la sidération, elle précise que dans les rues, les gens qui lèvent les mains commencent à prier. Devant l'hôpital, on observe dans la vidéo quelqu'un qui se met à crier « *c'est Jésus qui a choisi, c'est Jésus qui a choisi* ». Elle constate alors que les individus se retournent vers ce qui nous rattache le plus à la vie. Elle nous demande ce qu'on a ressenti en voyant ça.

Dans les réponses on peut citer : « la peur », « l'affolement », la « compassion », de la « pitié quand on voit les corps blessés, surtout des enfants, qui mène à l'empathie ». Elle nous dit qu'elle nous a vus grimacer à la vue du monsieur qui n'a plus de pied dans la vidéo, et que oui, c'est une horreur difficile à voir. Elle poursuit en nous disant que tout cela n'est pas travaillé en géographie des risques et des catastrophes alors que c'est un « *tourbillon émotionnel, un ascenseur émotionnel* ». Elle continue en rappelant que dans « *la géographie on est dans quelque chose qui renvoie constamment à des émotions, généralement plus fortes avec l'adrénaline et cela peut être très important* », qu'« *en géographie on passe beaucoup de temps à analyser effectivement l'aléa en soit, les éléments physiques, les conséquences même un peu territoriales, économiques mais (que) personne ne s'intéresse, se questionne (sur) comment font les gens avec ces émotions, et est ce que ça joue et qu'est ce que nous ça nous montre* ». Elle a essayé lors de sa thèse de se questionner par rapport à tout cela et que cela a entraîné plusieurs questions d'ordre méthodologique.

Tout d'abord, « *est-ce que les émotions en tant que telles peuvent devenir un objet d'étude pertinent pour éclairer moi mon objet de recherche qui sont les capacités à faire face individuelles ?* », « *et aussi quel comportement avoir lors d'un entretien avec une personne qui me fait part de ses émotions : comment elle se positionne, comment gérer son émotion, son récit de vie ?* », « *et surtout quelle distance je mets, je trouve opportune de mettre par rapport à ce qu'on est en train de me raconter ?* ».

Cela lui posait aussi des questions éthiques : « *concrètement quelle légitimité j'ai moi en tant que chercheur de demander à quelqu'un qui ne me connaît pas telle chose ou telle autre ?* », « *c'est moi qui suis demandeuse* », cette personne peut « *me raconter des éléments personnels de sa vie qui vont la replonger dans des états émotionnels compliqués et surtout comment utiliser ce matériau de recherche à bon escient tout en respectant les personnes interrogées ? (avec un) entretien anonyme ? (un) pseudonyme ? Comment je retranscris ? Phrase brut telle quel ? Est ce que j'explique le contexte dans lequel j'ai recueilli ces informations ? Est-ce qu'au contraire, je reporte ces propos ?* ». Elle nous explique que parfois, elle a eu des problèmes en traduisant du créole au français, notamment à cause de soucis de syntaxe. Sa dernière interrogation sur la méthodologie était la suivante : « *comment je gère tout ça en faite, pour retranscrire et surtout retranscrire vraiment ce que les gens me dise et quoi en faire ?* ».

Fanny Benitez poursuit son intervention en nous donnant des exemples de situations qu'elle a vécues. Elle commence par nous parler d'Emile, un jeune homme rencontré en septembre 2017, lors de son retour en France : « *je travaillais à l'ENS, et j'étais avec des collègues, je parle de mon sujet de thèse et j'en arrive à dire que je travaille sur le séisme d'Haiti et un jeune homme de 22 ans qui me dit : moi j'ai vécu le séisme, je suis de là-bas, si tu veux je peux te le raconter* ». Après avoir pris rendez-vous pour un entretien, elle se retrouve devant ce jeune homme, 14 ans à l'époque et qui lui raconte Port-au-Prince au moment du séisme. Elle nous retranscrit son histoire et qu'« *on va voir après comment (elle a) pu travailler sur les émotions qu'il (lui a) renvoyé et qu'(elle a) ressenti* ».

Elle l'appelle Emile, c'est un pseudo et c'est lui qui l'a choisi car c'est un héros de l'éducation de Rousseau « *et que l'éducation des jeunes hommes c'est très important* ».

« Il est à Paris chez son père depuis 7 ans avec ses frères et sœurs et sa maman fait des aller retour entre Haïti et les Etats Unis depuis le séisme. A l'âge de 14 ans, il est à Port-au-Prince dans une banlieue à Nazon et il vit avec sa maman, sa grand-mère, ses petit frères, demi-frères et sœurs du côté de sa mère mais aussi ses tantes et ses cousins dans une très grande maison familiale. Au moment du séisme, il est sur sa terrasse. Il est à peu près 17h en Haïti quand le séisme se passe, il est avec des cousins et là il (me) dit : « à l'époque, j'avais 14 ans, je ne savais pas ce que c'était un tremblement de terre. J'ai entendu ma tante dire « c'est un tremblement de terre, tout le monde sort ! », et là, j'ai couru et on est tous sortis ». Une fois à l'extérieur, il se rend compte que sa mère et sa grand-mère sont coincées à l'étage : il n'a pas réfléchi, il s'est dit il faut que je sauve ma mère et il est partie dans les escaliers partiellement écroulés pour aller chercher ces deux femmes. Une fois que tout le monde est dehors, ça dure environ 10 minutes tout ça, il se rend compte qu'il manque une de ses cousines Angy, qui est toute petite, elle a 8 ans et elle avait école encore à ce moment là. (...) Il me dit qu'il n'a pas réfléchi qu'il est parti la chercher : « je me suis rendu compte après, en fait, j'ai voulu prendre des raccourcis et je passais dans des rues où les bâtiments étaient effondrés et ils auraient pu me tomber dessus en faite. » Il raconte un paysage de désolation le long du trajet : les bâtiments sont effondrés, il y a de la poussière qui recouvre absolument tout. Il est obligé de sauter par dessus les cadavres qui jonchent le sol. Une fois arrivée à l'école il se retrouve nez-à-nez avec la directrice de sa cousine qui est morte sous des gravats et là il croise un peu plus loin une de ses amies coincée sous un portail en fer et il décide avec d'autres personnes qui sont là de lui venir en aide et de lever les barrières très lourdes. Il me dit avoir voulu la prendre dans ses bras afin de l'aider : « En le prenant par terre, j'ai l'impression que j'ai fait une gaffe en fait ... Je me demande si ce n'est pas moi qui l'ai tué parce que ... Quand je l'ai pris, j'ai senti que le corps n'était plus là comme si tout était broyé ... ».

A ce moment de son récit il lui explique que pour lui ça a été un véritable choc non seulement car il connaissait ces personnes mais avec la soudaineté, l'ampleur du phénomène, l'état de sidération dans lequel il était, il dit qu'aujourd'hui c'est encore un événement qui sera excessivement traumatisant. Il a retrouvé Angy au bout de quelque minutes dans l'école qui elle était effectivement sous des gravats car sa classe s'était effondrée mais blessée juste mais elle était en état de choc, elle ne l'a pas reconnu. Il a décidé de la ramener chez eux dans leur maison et elle a été soignée par des médecins du quartier qui étaient bénévoles, qui proposaient leur aide.

Pendant la première nuit, ils décident de tous dormir à l'extérieur aux abords des maisons avec les voisins qui sont encore présents, parce qu'ils ont peur des répliques tout simplement et parce que la maison d'Emile est une des rares maisons qui ne s'est pas effondrée. Il décide de rentrer à l'intérieur avec ses cousins pour aller chercher de la nourriture pour faire à manger pour tout le monde le premier soir, donc il reconnaît qu'il s'est encore une fois de plus mis en danger mais c'était pour essayer de survivre sur les prochaines 48h voire sur les plusieurs jours qui ont suivis. Il dit surtout que la première nuit a été compliquée parce qu'effectivement ils avaient peur des répliques et qu'ils ont passé la nuit à croiser des hommes armés : « on faisait semblant de dormir et les gens passaient au-dessus de nous et ils avaient leurs armes. Ils faisaient soit disant une ronde pour protéger les gens mais en fait, ce sont eux qui pillaient nos maisons». Donc ce sont les sentiments d'insécurité et surtout d'impuissance qui prévalent durant les premiers temps du séisme. Le lendemain la famille d'Emile, les femmes de la famille, la mère, la grand-mère et les tantes décident de partir à l'Arbonic qui est une région au nord de Port-au-Prince d'où les grands-parents d'Emile sont originaires. Le problème c'est que le lendemain matin la voiture a été pillée et il y a plus de pneus, donc il faut partir dans Port-au-Prince chercher des pneus pour pouvoir partir. Il décrit son trajet sur Port-au-Prince : « Port-au-Prince, après le tremblement de terre, c'était énorme ... Y'avait des morts partout. J'avais du mal à me situer dans les rues. Y'avait une université, Saint-Gérard je crois. C'était un bâtiment qui était plus grand que l'immeuble dans lequel nous sommes actuellement. Et ben, le lendemain du séisme, quand je suis passé devant, j'étais plus grand que le bâtiment tellement y'a eu de dégâts. Tout s'est effondré ».

Donc lorsque je lui demande dans la conversation si c'était la première fois qu'il voyait des morts, il répond la chose suivante : « oui c'est la première fois, mais là c'était pas des morts c'était pire ». Ses yeux à ce moment-là sont restés un moment dans le vide, avant de reprendre le cours de la conversation, il se passe un long moment de silence. Puis il reprend l'entretien : il me dit qu'au bout de trois jours sa famille a réussi à partir. Lui il reviendra à Port-au-Prince 4 mois après pour récupérer son visa, pour partir en France. Entre temps ses parents ont décidé de le faire partir en France où son père vivait depuis 1998 à Paris pour continuer ses études et il ne reviendra en Haïti que deux ans après lors de la mort de sa grand-mère et il relit d'ailleurs le décès de cette dernière au séisme, il me dit : « elle est morte en 2012 et mon grand-père en 2013, je pense qu'ils n'ont pas su tenir le choc du tremblement de terre, surtout ma grand-mère. En province, en Haïti, il n'y a pas l'eau potable, ni l'accès aux soins, il n'y a rien du tout et comme elle n'était pas très bien niveau santé, ça a accéléré son décès je pense », « elle avait fait un AVC deux ans avant, avant elle avait un problème de santé, un problème cardiaque, elle est revenue fin 2011 se faire soigner à Port-au-Prince, elle est morte dans les trois mois ». »

« Il me raconte sa nouvelle vie en France : 7 ans et demi, presque 8 ans passés. Emile dit toujours avec des difficultés et des gros traumatismes de ces événements, il lui a dit : « J'ai pleuré un mois après parce que je commençais à avoir des visions de tout ce qui s'est passé, qui revenaient. Mais ce n'est pas fini, chaque janvier qui arrive, dès qu'on est dans cette période, je fais des cauchemars, l'image qui me revient le plus c'est quand j'ai soulevé le mec par terre ... C'est cette image-là qui me revient le plus ». »

« Il reconnaît que régulièrement il a des angoisses qui arrivent à n'importe quel moment parce qu'il pense à ça. Il lui dit qu'il y a certaines choses qu'il ne fait plus comme monter dans les grandes roues, dans les manèges par exemple, il refuse de monter « par respect pour ceux qui sont morts ». Tout ce qui tremble en fait, c'est impossible pour lui de remonter dessus. »

« Donc là, je vous ai fais un rapide résumé de l'entretien d'Emile qui a duré plusieurs heures. »

Elle poursuit en nous expliquant son ressenti à la suite de cet entretien : *« première chose que j'ai ressenti près cet entretien : j'ai pris mon téléphone et j'ai appelé ma directrice de thèse, j'ai dit voilà : « j'ai eu l'excellente idée de faire un entretien à 19h le soir il est 8h30, j'ai du séisme d'Haïti plein la tête ». Et surtout j'avais un vrai problème, c'est que j'ai interrogé Emile le 13 décembre 2017 soit un mois avant la date d'anniversaire ». Elle s'interroge sur la légitimité qu'elle avait de l'interroger sur cela car cela a fait ressortir des choses compliquées et surtout un mois avant la date d'anniversaire. Elle n'avait pas du tout pensé à ça. Ensuite elle nous dit s'être retrouvée dans une position un peu délicate : « comme je vous l'ai dit en introduction, moi je connais Emile par un collègue commun et les gens qui ont entendu qu'il allait me parler de son récit à Port-au-Prince donc outre le fait que je ne pense pas que la terre entière va lire ma thèse, mes collègues proches vont forcément la lire et du coup je me dis mais comment je vais pouvoir faire. Je ne voulais pas le mettre en difficulté lui, l'obliger à devoir dévoiler quelque chose de sa vie personnelle : s'il a envi d'en parler, il en parle mais là on allait lire son histoire personnelle dans ma thèse et je me suis vraiment trouvée face à une situation qui été compliquée pour moi à gérer. »*

Outre le fait qu'interroger des gens sur des catastrophes naturelles renvoie forcément à des moments compliqués dans la vie des personnes interrogées, les émotions apparaissent partout et constamment que cela soit lors d'un récit qui est assez relativement récent et même dans les mémoires collectives.

Elle poursuit en nous parlant de l'éruption de la Montagne Pelée en Martinique le 8 mai 1902. Il y a eu une nuée ardente qui a ravagé en moins de 200 secondes la ville de Saint-Pierre. Une nuit ardente est un type d'éruption volcanique, un gros nuage très chaud rempli de cendres, qui va très vite, c'est-à-dire à des centaines de kilomètres heures. En 200 secondes la ville au pied du volcan a été ravagée complètement, la totalité des bâtiments détruits, rasés. On comptait 28 000 morts et seulement deux survivants à Saint-Pierre et ses environs. Une nuit ardente est une éruption soudaine, brutale et très importante.

Ca s'est passé en 1902 et donc plus de 110 ans après, la totalité des Martiniquais qu'elle a interrogés lui parlent encore de cet évènement. On ressent encore une émotion, il y a une des personnes interrogées qui s'appelait Patrick qui lui disait que : « *c'est pas du blabla pour nous, c'est pas du passé, c'est notre histoire, c'est ce qui fait qu'on est comme ça aujourd'hui et on doit le respecter et on doit le commémorer encore* ».

« C'est l'émotion qui est différente mais qu'il faut pouvoir prendre en compte, moi je travaille sur les catastrophes individuelles et les capacités à faire face individuelles. Si quelqu'un me dit que une catastrophe importante qui s'est passée sur son territoire, le marque encore aujourd'hui et le fait appréhender de telle ou telle manière sa possible survie, il faut absolument que je le prenne en compte. C'est un matériau de recherche. La question s'est comment l'interpréter. »

Elle a pu se retrouver dans des situations où a priori le moment d'émotion était passé, c'est notamment le cas d'Andrée dont elle parle par la suite. « *Alors Andrée a 60 ans maintenant, elle vit en Guadeloupe. Elle a subi l'évacuation dans le cadre de l'éruption du volcan de la Soufrière sur Basse-Terre en 1976. Comme il y a une menace d'éruption de type Montagne Pelé en 1902, on décide d'évacuer. Le 8 juillet, il y a une éruption phréatique : donc là, c'est pas un gros nuage de cendre très chaud, c'est de la vapeur d'eau, c'est des coulées de boue mélangées avec des cailloux qui partent du nord, du haut du volcan qui descendent sur la ville de Saint-Claude et de Basse Terre donc les gens évacuent spontanément le 8 juillet dans la précipitation, un avion a été prévu. A part les services étatiques qui avaient anticipé d'évacuer les hôpitaux et la prison. Tout le monde est évacué sur Grande-Terre et deux jours après les experts scientifiques annoncent qu'il y a un retour à la normale et les gens reviennent sur Basse-Terre, ça a été un peu le feuilleton de l'été : rentrera en éruption, ne rentrera pas en éruption mais au niveau du 15 août, vers le 12 août, les experts scientifiques disent « non mais vraiment, il y a un réel danger, il faut partir ». Donc on annonce aux gens qu'il faut évacuer et on ne sait pas pour combien de temps. Ils rentreront en décembre 1976. Cela a été une catastrophe économique pour la ville et pour la petite anecdote, le paradoxe c'est que cela a été une catastrophe économique, sociale pour un non-évènement parce que l'éruption n'a jamais eu lieu. Et donc Andrée me raconte comment elle et sa famille se sont organisées. A l'époque, elle a une vingtaine d'année, elle vit chez ses parents avec son petit garçon qui a un an à peine, qui commence à marcher et elle fait des études pour être institutrice à l'Ecole normale de Pointe à Pitre. Donc ils sont tous évacués, ils partent du sud de Basse-Terre et ils sont tous évacués sur Grande-Terre. Elle explique lors de l'entretien comment son fils est gardé par ses parents, qu'elle, elle, a pris un appartement avec sa sœur qui travaille dans une banque à Pointe-à-Pitre et qu'elle rentre le week-end. Le long de la conversation, je lui demande « c'était difficile d'attendre la fin de semaine pour revoir votre petit garçon ? » et là tout d'un coup elle se met à pleurer, l'évènement s'est passé il y a 40 ans, son fils a 43 ans aujourd'hui, il va très bien mais là sur le moment, quarante-un ans après le souvenir de ce qu'elle a pu ressentir à ce moment-là, la fait pleurer. C'est compliqué et il faut pouvoir accueillir cela. Il faut pouvoir l'accueillir parce que concrètement on est d'un être humain à un autre être humain mais aussi parce que sa manière d'appréhender les choses il y a quarante ans fait qu'elle a mis en place ou pas des choses. Concrètement elle est en train de m'expliquer qu'ils avaient tout organisé, que malgré l'évacuation, l'urgence tout ça, ils avaient réussi à trouver un endroit où ils étaient tous hébergés, que les enfants étaient gardés par les grands-parents, que tout allait bien, normalement tout allait bien mais l'émotion est arrivée et il a bien fallu gérer l'émotion. Elle expliquait que parfois en plein milieu de la semaine elle rentrait parce qu'il fallait qu'elle voit son fils, qu'elle avait peur de ce qui pouvait se passer. Je lui demande si elle avait peur qu'il y ait une éruption et qu'elle ne soit pas là ? Elle me répond « oui mais j'avais peur qu'il traverse la route, mes parents bah ils étaient pas âgés âgés mais ils n'étaient pas non plus en âge d'avoir, de garder des enfants en bas âge ». Sa capacité à faire face a été forcément influencée par les émotions qu'elle ressentait, qu'elles soient objectives ou pas : peu importe que cela soit vrai ou pas, il a fallu que j'analyse ses réponses, ses capacités de réponses en prenant en compte son émotion ».*

Elle a aussi pu rencontrer des personnes comme Rose-Marthe. « *Alors Rose-Marthe, elle est née en 1940, elle a 78 ans cette année. Rose-Marthe elle m'a raconté sa vie, elle est arrivée un jour ça faisait trois semaines que je trainais dans l'association qui s'appelle Maison des aînées à Basse-Terre, c'est une association où il y a l'atelier Majong, belote, chant, tout ça pour les personnes à la*

retraite donc je m'étais présentée, j'avais demandé si des gens étaient intéressés pour me raconter leur vie. Donc j'avais commencé les entretiens et Rose-Marthe me regardait du coin de l'œil depuis un moment et je vois un jour Rose-Marthe qui arrive et qui me dit « ça t'intéresse toujours les cyclones ? », « oui, ou plutôt comment vous avez vécu les choses » et là elle m'a lancé des photographies et elle m'a dit : « bah tiens, voilà, ça c'est que le cyclone Lenny a fait à ma maison mais si tu veux je te raconte ma vie ». On est partie pour 3h40 de la vie de Rose-Marthe intercedés de cyclones, de tremblements de terre, de la crise de Soufrière de tout ça, j'ai le droit à sa vie en entier, y compris le décès de son petit-frère quand elle avait quatre ans et de son père qui le met dans une boîte à chaussure. »

Elle nous dit qu'elle était interloquée et que Rose-Marthe lui a dit qu'à l'époque, on ne déclarait pas les naissances des enfants « donc mon petit-frère qui s'appelait Robert on l'a enterré sous le manguier dans le jardin ». Fanny Benitez se demande alors : « moi je fais quoi avec mes émotions ? et il faut comprendre et moi il faut que je l'encaisse aussi ». Elle lui raconte le décès de son père et Betsy le 11 août 1956. « Elle a 16 ans, il y a un cyclone qui arrive et leur maison est au bord de mer, leur tante arrive paniquée, la maison de sa tante qui est juste à côté vient de se faire emporter par le cyclone donc ses parents partent aider leur tante et elle reste tout seule à la maison avec sa sœur. Cala fait un moment qu'elle pense à son chat qui était resté dehors et tout à coup à un moment elle l'entend, elle ouvre la fenêtre pour faire entrer le chat, la vague arrive en même temps, ça inonde tout le rez-de-chaussée. Elles montent à l'étage pour passer par le balcon, un cousin est venu les sauver à grand coup de phare de voiture, son père est venu la sauver car elle n'arrivait pas à descendre. Il lui a fait la même le 27 septembre 66, elle est mariée et elle a une petite fille de 6 mois. La maison a été reconstruite, puisqu'elle était en bois et qu'elle a été arrachée par Betsy. Elle est reconstruite mais le toit n'est pas aux normes anticycloniques donc le toit s'arrache et quand il s'arrache et que le ciel lui tombe sur la tête, son père la balance sous les escaliers avec sa petite-fille pour la protéger. Elle me raconte la crise de la Soufrière où son père l'a encore aidé et du coup forcément elle me raconte le décès de son père et il faut bien que je prenne en compte ça parce qu'en faite la personne qui l'a toujours aidé au moment des catastrophes, sur qui elle pouvait compter n'est plus là. Comme elle raconte le décès tragique de son fils, dans les années 2000 après l'évènement Lenny ».

« Rose-Marthe, c'est la dandy de l'émotion, c'est : je rigole, je pleure, je m'inquiète, je m'en vais, je m'en vais pas. Donc elle me parle de Lenny en 1999 et ça c'est le résultat du passage de Lenny (elle nous montre une photographie). A l'époque dans cette maison familiale elle n'est pas là, c'est son fils qui y est avec son petit garçon de trois ans et sa femme est enceinte. Elle me dit : « je suis chez moi et j'entends des voitures, je vois qu'il y a plein de gens, je commence à m'inquiéter, je vais sur Basse-Terre pour voir ce qui se passe et là j'ai une énorme vague qui m'arrive dessus. J'appelle les gendarmes pour savoir comment ça se passe à Pijon. Les gendarmes me répondent : « Madame il n'y a pas de perte humaine ». Elle lui dit : « ça ne se passera pas comme ça », j'ai été voir mon mari et je lui ai dit : « je vais à Pijon » et il lui dit non tu n'iras pas et elle lui dit : « si j'irais à Pijon ». Elle lui précise, « j'ai pris une culotte propre, une bouteille d'eau et je suis partie à Pijon » et elle lui raconte qu'en 45 minutes la voiture est tombée en panne, qu'elle a fini à pied, que quelqu'un l'a prise en stop et que les gens lui disaient « N'y allez pas ! » mais qu'elle disait qu'elle irait quand même. « Quand elle arrive à la plage, qu'elle ne reconnaît rien du tout, que c'est un état de désolation, où elle voit un point blanc, elle se rend compte que c'est sa maison et arrivée dans la maison plutôt que d'être rassurée de voir son fils elle l'engueule : « pourquoi tu m'as pas appelé ? », « Maman il n'y a pas de téléphone », « Je m'en fiche t'aurais pu te débrouiller ! Où est ta femme ? », « elle est partie se réfugier chez mon oncle ».

Sous ses airs ironiques, Rose-Marthe lui a donné « 110 milliard d'informations ». Le danger était trop important pour rester dans cette maison et ils avaient des ressources familiales, ils sont donc partis chez leur oncle. Effectivement, son fils avait en tête qu'il fallait s'occuper de sa mère : « quand on a une mère comme Rose-Marthe, on sait qu'il faut lui dire qu'on va bien mais dans l'incapacité de pouvoir le faire lui-même, il avait mis en place autre chose : il avait demandé à un cousin qui était parti en moto d'essayer d'aller prévenir ses parents », « pendant que Rose-Marthe faisait son trajet dans le sud de l'île, le cousin est parti par le Nord, pour aller chez elle la prévenir ».

Fanny Benitez a donc eu des informations sur la structure de la cellule familiale et l'organisation de la vie de la famille : « la famille c'est l'émotion », la totalité de ce que ses enquêtés lui disent, ce n'est pas : « *j'étais au courant des préconisations en cas de cyclones, j'ai sur-élevé ma maison* », non, ce qu'on lui raconte, comme Valérie, une dame qu'elle a rencontré en Martinique qui lui a parlé d'un séisme « *pas très important mais qui secoue un peu* » qui a eu lieu en Martinique en 2007.

Valérie travaille dans un musée. Elle lui a demandé ce qui s'était passé, elle lui a répondu que « *c'était "panique sous les tropiques" : j'ai voulu prendre l'ascenseur, je sais très bien qu'il ne faut pas prendre l'ascenseur en cas de séisme et c'est un stagiaire qui m'a dit de pas le prendre, une fois sortie, je savais très bien qu'il fallait ne pas bouger car il pouvait y avoir des répliques, bah non je voulais aller chercher ma fille de trois ans à l'école, j'ai pris ma voiture, j'ai galéré mais je sais, je connais les bons comportements, je sais ce qu'il faut faire mais c'est irrationnel, j'avais besoin d'être rassurée et de voir ma fille* ». Si Fanny Benitez devait s'arrêter là, elle constaterait que oui, Valérie comme d'autres interrogés connaissent les bons comportements et les recommandations en cas de danger : « *Valérie, elle les reconnaît, c'est bon, je peux cocher, en Martinique les gens connaissent les recommandations pour les séismes, mais concrètement à cause de ce qu'elle a ressenti, les réponses diffèrent. En ça, moi je dis que les émotions, c'est un matériau de recherche, j'en ai besoin et je dois pouvoir les interpréter* ».

On poursuit sur le profil d'une nouvelle enquêtée, Jacqueline Pierre Léandre « *elle m'a autorisé à donner son nom et celui de son mari Romuald. Jacqueline a vécu 120 vies, elle a 91 ans, elle a divorcé en 1961 je crois, elle a fait 110 milliards de métiers, elle a fait des abat-jours, elle a travaillé dans la mode, elle travaillé le bois, etc. En 1974 comme elle est divorcée et qu'il fallait qu'elle élève sa petite-fille de 5 ans seule, elle entre en école d'infirmière à la Pitié-Salpêtrière, elle va rencontrer une élève stagiaire qui lui a fait rencontrer Romuald, elle a tout quitter en 1975 pour aller vivre avec lui et se marier avec lui. Elle a vécu le racisme, sa belle-famille était contre le fait qu'il épouse une femme blanche donc ils ont essayé de la voudouiser. On l'a enfumé dans la maison, on a mis des coqs égorgés devant sa porte et au milieu de tout ça, elle a vécu 15 cyclones, je ne sais pas combien de séisme dans sa petite maison qu'elle a construite toute seule avec Romuald.* »

« *Outre le fait de ce qu'elle a vécu des cyclones, j'ai donné l'exemple de Jacqueline parce que c'est l'exemple que en tant que chercheuse, on n'est pas non plus dépourvue d'émotions, parce que concrètement Jacqueline, on a complètement explosé le cadre de l'entretien chercheur/personne interrogée. Aujourd'hui, Jacqueline m'appelle une fois par semaine, m'envoie des mails, en septembre dernier quand il y a eu Irma et José, elle m'a envoyé des textes de trois quatre pages où elle explique comment les choses se sont passées. Jacqueline, elle fait un chapitre dans ma thèse, parce que grâce à Jacqueline et son récit des émotions de comment elle a vécu, j'ai pu montrer comment grâce à l'expérience de l'apprentissage on peut évoluer dans sa manière de répondre à un cyclone.* »

Lors de son premier cyclone en 1991: « *moi j'étais derrière Romuald, scrupuleusement, il me disait bouge la branche, je bougeais la branche, il me disait arrête de marcher, j'arrêtais de marcher* ». Romuald est décédé en début 2010. Lors de Irma par exemple, il y a eu une grosse alerte cyclonique, c'est elle qui a été la personne « ressource » pour d'autres, elle a accueilli des gens chez elle, tellement son comportement a évolué.

Pour Fanny Benitez, on peut toujours dire que les émotions des gens ne sont pas prises en compte dans les réponses qu'on peut observer dans la prise en charge des catastrophes mais les chercheurs eux-mêmes ne se posent pas de question et pourtant les recherches ne se passent pas toujours comme on l'imagine.

Elle a rencontré Jacqueline grâce à une guide conférencière de Saint-Pierre qui travaillait dans le musée d'histoire et d'ethnographie de Fort-de-France, où travaillait également Valérie. Cette guide,

Sylvie Sainte-Agathe, lui a permis de rencontrer de nombreuses personnes et l'une de ses amies intimes est Jacqueline.

La dernière fois qu'elle a été en contact avec elle, c'était avant une présentation lors d'un colloque à Orléans où elle voulait parler de son histoire. Elle l'a donc appelé pour lui demander certaines précisions et Jacqueline a répondu ceci : *« tu sais moi j'ai une fille qui a 65 ans qui vit en Polynésie et qui n'a pas d'enfants, donc je n'ai pas de petits-enfants, moi la seule chose qui m'intéresse c'est de ne dépendre de personne, pour l'instant la vie m'autorise à vivre encore toute seule chez moi mais par contre je ne suis plus utile donc quand tu m'appelles et que tu me demandes si je peux t'envoyer des photographies, ou te donner mon récit d'Irma bah je me sens encore un peu utile. »*

Elle nous raconte sa première rencontre avec Jacqueline : *« quand je suis arrivée chez Jacqueline, il était 9h30 du matin, elle m'a dit : t'aime le poulet ? J'ai dit mais euh il est 9h30 quand même, mais oui mais c'est pour le repas de midi. »*

La première fois qu'elle a vu Jacqueline, l'entretien a été plutôt classique, elle a réussi à lui parler du risque tsunami (elle habite au bord de l'eau). Elle habite toute seule, isolée, loin du village : *« vous avez prévenu la mairie que vous étiez là et qu'il faut venir vous chercher ? », « ah bah non peut-être qu'il faudrait ». Elle lui demande « vous y allez comment au village ? », « je fais les courses une fois tous les dix jours, je prends le bus à l'aller et au retour je prends un taxi car je suis trop chargée », elle lui demande si elle n'a pas d'autres moyens de se déplacer, elle lui répond « bah non j'ai plus de 90 ans, on m'enfermerait en prison ». Finalement, Fanny Benitez lui propose que la semaine prochaine, vu qu'elle a un rendez-vous à Saint-Pierre, elle passe la chercher pour faire des courses et aller à la mairie.*

« J'ai fini mon séjour une fois par semaine, je mangeais chez Jacqueline, on allait faire des courses, on allait au cinéma, on allait au cimetière déposer des fleurs pour Romuald. »

Fanny Benitez nous raconte ensuite ses terrains à Haïti.

« En avril 2016 je pars donner des cours en Master à l'Ecole normale de Port-au-Prince et je suis hébergée dans un hôtel : l'hôtel Prince à Port-au-Prince et là, vous pouvez voir une photographie des serveurs de l'hôtel : Michelet, Lenzo, Collègue et Elie ».

La Guadeloupe, elle y avait travaillé comme infirmière libérale mais en tant que doctorante. C'est son premier terrain et sa première fois en Haïti. Elle se lance et leur demande s'ils veulent bien répondre à ses questions. Le premier à commencer, c'est Elie, mais qui ne parle pas bien français, et qui lui demande si elle parle en créole et qu'elle répond en français, si ça peut marcher, elle répond favorablement. Pendant 15 jours, ils se retrouvent tous les soirs quand elle finit ses cours et parlent de tout : *« pour l'anecdote, Elie est le premier à parler, je commence mon entretien par des questions très formelles que j'avais travaillé avec mes directrices de thèse, je lui dis : ça s'est passé comment le séisme Emile ? Il était 17h j'étais au travail du coup dans la précipitation on est sorti, moi j'ai pu rentrer chez moi, j'ai mis 2h et quand je suis arrivée ma maison était effondrée. »* Elle lui demande comment il a fait : *« bah je suis revenu à l'hôtel, il y avait des ONG qui étaient là, ils m'ont donné un tapis, j'ai planté 4 branches de bambous et on a vécu pendant 1 an comme ça avec ma femme et ma fille. »* Elle lui a ensuite demandé si sa femme et sa fille n'ont rien eu, il répond : *« non, mon fils il est mort quand la maison s'est effondré, ma femme n'avait rien et je suis allé remercier Dieu car il est mort avec mon frère et ma sœur donc comme ça il est parti avec son oncle et sa tante. »*

« Ca a été Elie ma première entrée en matière d'émotions. Un collègue m'a mise dans la même situation mas dans un autre registre : on parlait du séisme, un peu échaudée, je lui demande : « vous avez été blessé ? » « Non tout le monde va bien grâce à Dieu », donc elle enchaîne : « vous avez combien d'enfants ? » « Bah j'ai 2 garçons, deux filles parce que bon, j'avais 3 garçons mais mon fils est mort à l'âge de 6 ans d'une méningite. » On ne sait jamais quand est-ce que les émotions vont ressortir, d'un côté comme de l'autre. »

« Donc je passe mon premier séjour en Haïti et au moment de partir, Michelet m'avait dit : je ne sais pas si on se reverra un jour, est-ce que tu peux nous laisser tes coordonnées ? Comme en

Haïti tout est compliqué, je reçois un message, votre vol part dans une heure, il a fallu partir rapidement et ne les voyant pas, je laisse un post-it honteuse avec mon adresse, en sachant, qu'il y a des rencontres qu'on ne fait pas deux fois dans une vie. »

Elle est retournée à Haïti en 2017 et entre temps en octobre 2016, il y a eu le cyclone Matthew sur le sud d'Haïti qui a touché particulièrement l'île à Vache où il y a un orphelinat. Elle trouve comme solution de proposer ses services d'infirmière pendant un mois à l'orphelinat pour interroger les gens. Elle devait faire une escale à Port-au-Prince avant 6h de trajet pour aller à Les Cayes et une heure de Pirogue. Elle décide d'aller à l'hôtel Prince.

« Quand j'ai commencé ma thèse, j'avais les cheveux courts, très courts et quand j'arrive, je croise Christian qui n'est pas sur la photographie qui me regarde et me dit : Fanny c'est toi ? Je dis oui, et il me dit : mais t'as des cheveux ! ».

Elle les retrouve tous les quatre accoudés au bar de l'hôtel, et Michelet lui dit : *« mais tu sais on t'a pas oublié ! et là il sort le post-it de derrière les bouteilles : on pense souvent à toi. »*

Donc effectivement, il y avait une relation assez importante à la base qui s'était créée et ils ont été particulièrement étonnés de la revoir arriver 24h après. Le lendemain, elle part aux Cayes officiellement pour un mois sauf qu'elle a rencontré « quelques petits soucis » sur la route mais avant de nous en parler, elle nous montre des photographies : des vues de la capitale, de l'hôtel, d'un bidonville : le quartier Jalousie. Port-au-Prince c'est le centre même - et les bidonvilles sont poldérisés : ce sont des déchets dans l'eau, accumulés, sur lesquels on construit des bidonvilles. Les gens un peu riches de Port-au-Prince construisent sur les hauteurs. Des bidonvilles sont construits tel que Jalousie sur des pentes, où la pente est trop raide pour pouvoir construire des villas. Elle nous montre des photographies de vendeurs de rue : fruits, légumes, de charbon, de vêtements, des photographies de quartiers très pollués. Elle nous parle de moyens de circulation alternatifs car tout le monde n'a pas les moyens d'avoir une voiture. Ces photographies ont donc été prises 7 ans après le séisme. On y voit toujours une grue dans la rue du palais présidentiel et toujours des gravas.

Elle part donc le lendemain matin direction Les Cayes : 6h de bus avec les transports chics (une compagnie de bus climatisés), sauf que cela fait 15 jours qu'il pleut des cordes et elle se retrouve dans des inondations importantes - elle arrête de prendre des photographies car plus de batterie et pas d'électricité. Quand elle arrive à l'orphelinat après son heure de pirogue : il n'y a plus d'électricité. *« Le lendemain on se retrouve avec deux autres bénévoles dans la maison des bénévoles avec juste un fut d'eau croupie et des sceaux pour se laver, plein de moustiques et une épidémie de choléra qui s'est déclenchée il y a 3 jours. »*

On leur demande de repartir, sauf qu'à 6h quand elles partent, il pleut toujours des cordes. Elles étaient à trois dans la pirogue : une femme y était avec sa petite fille de trois ans, elle s'est cachée dans le fond de la pirogue et elles ont écopées pendant une heure pour éviter de couler. Arrivées aux quais, elle prend une moto taxi pour rejoindre le bus. Une fois arrivée aux bus, elle tombe sur un très vieux bus. On met son sac à dos rose sur le toit, elle s'assoit, elle se dit qu'ils vont partir et là un monsieur lui demande s'il peut s'asseoir sur ses genoux. Elle sort, va chercher son sac à dos en haut du bus. Elle monte dans le bus climatisé et précise qu'elle a bien fait car le vieux bus est parti 20 minutes avant eux mais comme il n'avancait pas, le deuxième bus les a rejoint. Il pleuvait des cordes et avec les inondations, le bus « old school » s'est encastré une plaque de béton et l'autre bus s'est encastré dans le bus « old school ». Elle sort tant bien que mal : « je suis encore en vie », et là elle voit son sac à dos rose en train de se faire dépouiller - elle se demande si elle en a besoin, si elle a envie d'aller le chercher, finalement les gens sont partis - à ce moment là elle nous assure qu'elle a pensé à deux choses : *« non je ne mourrais pas en Haïti pour que mes parents galèrent à ramener mon corps en France »* et elle a pensé à la première chose qu'on nous apprend quand on fait la formation des premiers secours quand on veut devenir infirmière. Elle nous demande si on sait ce que c'est et nous donne un exemple : *« la première chose à faire c'est se protéger soi-même avant de donner l'alerte, quoi que ce soit »*. Elle s'est rappelé ses premiers cours d'infirmières : elle est au-delà d'un travail.

Elle en a parlé avec sa directrice de thèse, étonnée, car elle a tout de même travaillé dans des services compliquées, elle nous dit lui avoir alors répondu : « *quand je suis infirmière, je vis des choses compliquées* », elle rêvait de ses patients quand elle a commencé à travailler, « *car on n'arrive pas à couper* ». Mais par contre, la seule chose qui différencie, c'est qu'elle rentrait chez elle, elle pouvait être en off.

« *Ma galère de 24h à Haïti, c'est pas une catastrophe, c'est de la pluie.* » Egoïstement elle pense à elle à ce moment-là, qu'elle ne veut pas mourir en Haïti et elle se demande comment font ces gens qui ne peuvent pas rentrer chez eux car ils sont chez eux. Et cela pour le coup, elle précise que c'est quelque chose qui n'est jamais interrogé par les chercheurs. On ne dit pas : « j'ai galéré ». Elle se demande ensuite ce qu'elle allait pouvoir en faire, comment transposer cela dans l'analyse des personnes qui lui ont raconté des choses d'autant plus traumatisantes.

Pour l'anecdote, elle nous a raconté que n'ayant plus de batterie, elle a appelé sa directrice de thèse et lui a donné le numéro de ses parents pour qu'elle appelle tout le monde : « *j'ai plus de batterie, j'ai un accident, voici un numéro, préviens les autres* ». Son père lui a dit que sur le moment, il n'avait pas compris pourquoi c'était sa directrice de thèse qui l'appelait et non elle. Elle ne s'était pas rendu compte de l'angoisse qu'elle avait renvoyée au téléphone.

Elle revient sur la fin de son récit : elle était donc en pleine campagne et un autre bus est venu les chercher. Ce qui était compliqué c'était que Port-au-Prince, à partir de décembre 2015, c'était des affrontements importants, des manifestations à cause des élections présidentielles truquées. Des manifestations violentes, des feus dans la ville. Dans son hôtel, il y avait des gardes armés et on n'autorisait pas les individus à sortir seule. Une femme blanche de 30 ans qui vit seule, circule seule dans la ville, c'était impensable. Elle avait donc tout organisé : à la descente du bus, elle avait rencontré un taxi quelque jours avant, il l'avait amené et lui avait dit de l'appeler quand elle reviendrait et qu'il viendrait la chercher, qu'elle ne devait pas rester toute seule. Elle n'avait plus de batterie, de téléphone et trois heures de retard, sans même savoir où se trouvait exactement le lieu du rendez-vous. Elle ne savait pas s'il l'avait attendu ou pas. Elle arrive tant bien que mal au stade où devait avoir lieu le rendez-vous grâce à l'aide du chauffeur de bus. Même si le lieu devait être à côté des transports chics, elle est descendue du bus, un sac à dos devant et un derrière, son chapeau à la main, sans avoir bu depuis la veille 22h (sachant qu'il était 14h à ce moment là et qu'on ne peut pas boire n'importe où à Port-au-Prince). Elle a fait le tour, elle ne savait pas où s'était et il y a pas de panneau. Des personnes passaient et lui touchaient les cheveux : ils ne savaient pas si ce sont des cheveux métisses. Elle remonte dans le bus et parle au conducteur, il sort du bus, lui prend la main, il marche un kilomètre sans rien dire et lui dit : « *c'est là* », et il s'en va. Elle pose ses sacs à dos et se dit qu'elle doit réfléchir, brancher son téléphone pour appeler et là elle voit un monsieur qui court au travers de l'avenue qui manque de se faire tuer, elle entend : « *Fanny, Fanny !* », c'est le chauffeur de taxi, qui l'attendait depuis 3h : il avait appelé les Cayes, les Cayes qui disaient qu'elle était partie, l'hôtel, qui lui avait répondu « *bah non elle doit arriver dans un mois, elle est partie en mission* ». Il ne sait pas où je suis, il essayait de trouver le numéro de l'ambassade de France pour déclarer la disparition d'une Française. C'est la première fois dans sa vie où sa vie dépendait intégralement d'autres personnes, si ne l'avait pas rencontré, elle nous dit que cela aurait été plus compliqué.

Elle est rentrée en Guadeloupe où elle habitait alors. Arrivée à l'hôtel, elle a pris un billet d'avion qu'elle paye cher pour deux heures de vol. Elle arrive à l'aéroport à 8h pour un vol à 11h, mais elle est 2ème pour la liste d'attente. On lui dit que sa réservation était annulée. Elle appelle sa directrice à ce moment pour lui dire qu'elle en a marre. Sa carte bleue ne passait plus et elle ne pouvait pas appeler sa banque avec le décalage horaire. Un monsieur derrière elle qui rentre en France et qui entend ce qui se passe l'a aidé : « *là bas si vous voulez, le monsieur il travaille à l'ambassade* », elle court le voir. Même si il n'était pas en service, il a appelé le chef d'escale. Cet homme lui a ensuite dit : « *prenez un billet et je force le passage pour que vous passiez tout à l'heure* ». Elle était à 20 minutes de décoller, elle monte dans l'avion et elle est arrivée en Guadeloupe. A la douane, elle a appelé sa propriétaire qui devait venir la chercher mais cette dernière avait crevé, elle a alors pris un taxi, elle s'est posée chez elle, elle a fait des courses, n'est pas sortie pendant cinq jours et a dormi.

Fanny Benitez nous explique que c'est aussi cela qui a construit sa thèse. Elle s'est demandée à un moment ce qu'elle allait en faire : elle a un sujet bien particulier, bien défini, elle se demande si elle ne doit pas mettre cette partie en annexe. Elle réfléchissait à comment elle le mettait pour ne pas juste que cela soit une anecdote. Cela entraînait *de facto* une méthodologie différente, une manière d'appréhender les choses différentes. Elle aurait pu faire une thèse en occultant tout ça et en écrivant de manière très académique : « *on m'a répondu ça, il s'est passé ça, les bonnes pratiques sont respectées en Martinique et en Guadeloupe, mais pas en Haïti* », mais ce n'est pas ce qu'elle a vécu et pas ce qu'elle a observé et analysé. Il a fallu trouver une solution pour le retranscrire dans sa thèse quitte à créer une nouvelle partie intermédiaire, méthodologique pour retranscrire cela.

Cette retranscription a été difficile pour elle : elle ne voulait pas revivre ces situations, même si ses directrices lui disaient qu'il fallait le faire. Elle a tourné autour du pot pendant 3 semaines, en se disant qu'elle ne voulait pas le revivre, revoir les photographies et en fait elle l'a écrit en une soirée et la partie n'a quasiment pas été changée. Il lui arrivait d'écrire parfois au présent et parfois au passé. Après l'avoir donnée à relire, elle a mis 6 mois à la retoucher. Elle l'a écrit rapidement et a réussi à l'intégrer dans le reste en structurant, en développant une bibliographie sur le sujet. Ce travail lui a permis de prendre du recul, de se rendre compte, d'analyser les choses.

Il a fallu trouver un moyen : elle parle des capacités individuelles des gens à se relever, à être résilients face à une catastrophe et pour cela elle a des choses à dire. Mais concrètement, il faut prendre en compte le contexte émotionnel, le contexte de vie des gens, l'environnement et la totalité des ressources qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas, et qui leur manque et cette analyse des capacités individuelles elle ne sera pas possible sans cela. Parce que certes, il y a des pressions environnementales : le fait d'être plus pauvre par exemple, plus on est vulnérable, mais il ne faut surtout pas oublier et perdre de vue, au-delà de l'environnement dans lequel on vit, il y a le choix de l'individu qui s'impose, qui est à prendre en compte et qui peut faire changer une situation en un quart de seconde.

Concernant la méthodologie, elle a donc rédigé tout une partie spécifique : « *a priori, je travaille sur ça, je vais m'intéresser à ça, ça et ça mais par contre moi j'ai expérimenté en tant qu'infirmière, j'avais mon point de vu d'infirmière, j'avais aussi mon point de vu de chercheuse mais je ne peux pas nier mon expérience personnelle et du coup j'en ai fais toute une partie* ». Elle est partie sur des questionnaires au début, mais cela avait un côté restrictif, elle avait envie de poser plus de questions aux personnes qu'elle rencontrait. Au départ donc, elle n'avait pas l'intention de travailler sur les émotions. Sa grille d'analyse était plus conceptuelle et en lien avec l'environnement. Mais les émotions se sont imposées à elle et elle l'a accepté, pour elle, « *la recherche passe aussi à travers cela* ». Elle a eu l'impression de « *se mettre à nu* » en écrivant sa thèse, ses directrices lui ayant dit de mettre des choses assez personnelles, comment elle avait rencontré ses enquêtés par exemple, et c'était compliqué pour elle.

« *Même si on part avec les mêmes questions, qu'on va faire un entretien avec la même personne, on ne va pas en tirer la même chose : il y a ce que l'on comprend et ce que l'on renvoie l'autre* ».

Elle a regroupé avec d'autres entretiens et des archives pour montrer l'évolution ou la manière dont les choses se reproduisent. Ce n'est cependant pas exhaustif, ce sont plutôt des indications, sur quoi faire après. « *Trois ans [de thèse] c'est court* ».